FRAGMENT[1].

17 juin 1816.

En l'année 17 —, ayant depuis quelque temps formé le projet d'un voyage dans des contrées jusqu'alors peu fréquentées des voyageurs, je partis accompagné d'un ami, que je désignerai sous le nom d'Auguste Darvell; il avait quelques années de plus que moi; c'était un homme d'une fortune considérable, et d'une ancienne famille : — avantages que sa grande capacité l'empêchait d'apprécier trop ou trop peu. Certaines circonstances spéciales de l'histoire de sa vie privée en avaient fait pour moi un objet d'attention, d'intérêt et même d'estime, que ne pouvaient étouffer ni la réserve de ses manières, ni les manifestations occasionnelles d'une inquiétude qui semblait parfois toucher aux limites de l'aliénation.

J'étais jeune encore dans le monde, où j'avais fait mon entrée de bonne heure; mais mon intimité avec lui était d'une date récente; nous avions été élevés aux mêmes écoles et dans la même université, mais il les avait traversées avant moi, et était déjà profondément initié dans ce qu'on appelle le monde, que j'en étais encore à mon noviciat. Pendant que j'étais encore sur les bancs, j'avais entendu beaucoup parler de sa vie passée et présente; et, bien que dans ces récits il y eût des contradictions inconciliables, il m'était cependant facile de voir qu'au total c'était un être d'un ordre supérieur, un homme qui, malgré tout le soin qu'il prenait pour éviter d'être remarqué, n'en était pas moins remarquable. Plus tard, j'avais cultivé sa connaissance et essayé d'obtenir son amitié; mais ce dernier point paraissait inréalisable; quelles que pussent avoir été ses affections, elles semblaient maintenant, les unes éteintes, les autres concentrées. J'avais eu fréquemment l'occasion d'observer qu'il sentait avec force, et pouvait dominer ses sentiments, mais non les cacher complétement; toutefois il avait la faculté de donner à une passion l'apparence d'une autre, de telle manière qu'il était difficile de définir la nature de ce qui se passait au-dedans de lui; et l'expression de ses traits variait d'une manière si rapide, bien que légère, qu'on eût inutilement cherché à remonter à la source de ses émotions. Il était évident qu'il était en proie à quelque inquiétude incurable; mais si elle provenait de l'ambition, de l'amour, du remords, de la douleur, de toutes ces causes réunies ou d'une seule, ou simplement d'un tempérament morbide et maladif, c'est ce que je ne pus découvrir; des circonstances connues permettaient d'assigner tour à tour chacune de ces causes diverses; mais, comme je l'ai déjà dit, elles avaient quelque chose de si contradictoire, qu'elles ne permettaient à aucune opinion de se fixer. Là où il y a mystère, on suppose généralement le mal; je ne sais comment cela se faisait, mais il y avait certainement en lui du mystère, et pourtant je ne pouvais constater l'étendue du mal; je répugnais même, en ce qui le concernait, de croire à son existence. Mes avances étaient reçues avec assez de froideur; mais j'étais jeune, peu facile à décourager, et à la fin je réussis à obtenir, à un certain degré, ces relations banales, cette confiance médiocre dans les choses de tous les jours, créée et cimentée par l'homogénéité d'occupations et la fréquence des réunions, qui s'appelle intimité ou amitié, selon les idées qu'on attache à ces termes.

Darvell avait déjà beaucoup voyagé, et ce fut à lui que je m'adressai pour les renseignements nécessaires à mon voyage projeté. Je désirais secrètement qu'il consentît à m'accompagner. C'était aussi une espérance que semblaient justifier la sombre agitation que j'avais observée en lui, l'animation qu'il paraissait ressentir sur ces sortes de sujets, et son apparente indifférence pour tout ce qui l'entourait d'une manière plus immédiate. Je mis d'abord en avant ce désir d'une manière détournée; puis je l'exprimai formellement. Sa réponse, bien que je l'eusse en partie prévue, me causa toute la joie de la surprise : — il consentit, et, après les arrangements nécessaires, nous commençâmes nos voyages. Après avoir parcouru diverses con-

trées du midi de l'Europe, notre attention se tourna vers l'Orient, conformément à notre destination primitive; et ce fut pendant notre passage dans ces régions qu'arriva l'incident qui fait le sujet de cette histoire.

La constitution de Darvell, qui, à le voir, devait, dans sa jeunesse, avoir été extrêmement robuste, avait, depuis quelque temps, graduellement baissé, sans l'intervention d'aucune maladie apparente. Il n'avait ni toux ni phthisie; pourtant il devenait de jour en jour plus débile. Ses habitudes étaient tempérantes; il ne se refusait point aux fatigues, et ne s'en plaignait jamais. Et, pourtant, il se consumait d'une manière évidente. Il devint de plus en plus silencieux et sujet aux insomnies; et enfin l'altération effectuée en lui fut si grave, que mes alarmes se proportionnèrent à ce que je considérais comme son danger.

A notre arrivée à Smyrne, nous avions résolu de faire une excursion aux ruines d'Éphèse et de Sardes; j'essayai de l'en dissuader, dans l'état actuel de sa santé; — mais ce fut en vain. Il semblait y avoir sur son esprit je ne sais quel poids oppressif, dans ses manières, je ne sais quelle solennité qui s'accordait peu avec son empressement à faire ce que je regardais comme une partie de plaisir peu convenable à un valétudinaire; mais je ne m'opposai plus à son vœu, et, au bout de quelques jours, nous partîmes, accompagnés seulement d'un serrugi et d'un janissaire.

Nous étions parvenus à moitié chemin des ruines d'Éphèse, nous avions derrière nous les environs fertiles de Smyrne, et nous entrions dans ces lieux sauvages et déserts qui, à travers les marais et les défilés, conduisent aux quelques huttes qu'on voit encore sur les colonnes brisées de Diane, — les murs sans toiture du christianisme expulsé, et la destruction plus récente encore, mais complète, de mosquées abandonnées, — quand l'affaissement soudain et rapide de la santé de mon compagnon de voyage nous obligea de faire halte dans un cimetière turc, dont les tombes, surmontées de turbans, étaient la seule indication de vie humaine ayant séjourné dans ce désert. Nous avions laissé à

quelques heures derrière nous le seul caravansérail que nous eussions rencontré; on n'apercevait nulle part le moindre vestige de village ou même de cabane, et « la cité des morts » semblait être le seul asile offert à mon malheureux ami, qui paraissait devoir devenir bientôt le dernier de ses habitants.

Dans cette situation, je cherchai autour de moi un emplacement où il pût reposer convenablement. Contrairement à l'aspect ordinaire des champs de repos mahométans, dans celui-ci les cyprès étaient peu nombreux et disséminés à de longs intervalles; les tombes étaient, pour la plupart, abattues et usées par le temps. Sur l'une des plus considérables de ces dernières, et sous l'un des cyprès les plus vastes, Darvell se soutint avec difficulté dans une attitude à moitié penchée. Il demanda de l'eau; je doutais qu'on pût en trouver, et me préparai à en chercher avec un sentiment d'hésitation et de découragement; mais il exprima le désir que je restasse, et, se tournant vers Suleiman, notre janissaire, qui était à côté de nous, fumant sa pipe le plus tranquillement du monde, il dit: « *Suleyman, verbana su* » (c'est-à-dire, apportez-moi de l'eau). Puis, il décrivit dans le plus grand détail l'endroit où l'on pourrait en trouver: dans un petit puits pour les chameaux, à quelques centaines de pas, sur la droite. Le janissaire obéit. Je dis à Darvell: — « Comment saviez-vous cela? » — Il répondit: — « D'après la nature du lieu où nous nous trouvons, vous devez voir que cet endroit a été autrefois habité, et il n'aurait pu l'être sans eau. D'ailleurs, j'ai été ici auparavant. »

« — Vous avez été ici auparavant! Comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé? Et que pouviez-vous faire dans un lieu où nul ne reste un moment de plus qu'il n'y est obligé? »

A cette question je ne reçus point de réponse. En ce moment, Suleiman revint avec l'eau, laissant le serrugi et les chevaux à la fontaine. Lorsqu'il eut étanché sa soif, il parut se ranimer un instant, et je conçus l'espoir de pouvoir poursuivre notre route, ou, du moins, revenir sur nos pas, et ce

fut ce que je conseillai. Il garda le silence, et parut réunir ses forces et ses idées pour parler. Il commença :

« C'est ici la fin de mon voyage et de ma vie. Je suis venu ici pour mourir; mais j'ai à vous faire une demande, un commandement : — car telles doivent être mes suprêmes paroles. — Vous obéirez?

«—Sans nul doute; mais ayez meilleur espoir.

«—Je n'ai d'espoir, de désir que celui-ci : — cachez ma mort à toute créature humaine.

«—J'espère que cela ne sera pas nécessaire; que vous vous rétablirez, et....

«—Silence! Cela doit être; promettez-le!

«—Je le promets.

«—Jurez-le par tout ce qui.... (Ici il me dicta un serment d'une grande solennité.)

«—Il n'est pas besoin de cela. J'accomplirai votre demande; et douter de moi, ce serait...

«—Il n'en peut être autrement; — il faut que vous juriez. »

Je fis le serment. Cela parut le soulager. Il ôta de son doigt un anneau, sur lequel étaient gravés des caractères arabes, et me le présenta. Il continua :

« Le neuvième jour du mois, à midi précis (n'importe le mois; mais ce doit être là le jour), vous jetterez cet anneau dans les sources salées qui coulent dans la baie d'Éleusis. Le jour suivant, à la même heure, vous vous rendrez au milieu des ruines du temple de Cérès, et vous y attendrez une heure.

«—Pourquoi?

«—Vous le verrez.

«—Le neuvième jour du mois, dites-vous?

«—Le neuvième. »

Comme je lui observai que nous étions maintenant au neuvième jour du mois, sa physionomie changea, et il cessa de parler. Au moment où il s'asseyait, dans un état de faiblesse évidemment plus grande, une cigogne, tenant un serpent dans son bec, se percha sur une tombe, à quelques pas de nous, et, sans dévorer sa proie, parut nous considérer fixement. Je ne sais quelle impulsion me poussa à la chasser; mais ma tentative fut inutile : elle décrivit en l'air quelques cercles, et retourna précisément au même endroit. Darvell me la montra du doigt, et sourit. Il parla, — je ne sais si ce fut à lui ou à moi; — mais je l'entendis prononcer ces paroles : « C'est bien! »

«—Qu'est-ce qui est bien? Que voulez-vous dire?

«—N'importe!.... Il faudra m'enterrer ici, ce soir, à l'endroit même où cet oiseau est maintenant posé. Vous connaissez le reste de mes injonctions. »

Alors il me donna diverses instructions sur la manière dont sa mort pourrait être cachée avec plus de succès. Après qu'il eut terminé, il s'écria :

« Vous voyez cet oiseau?

«—Certainement.

«—Et le serpent qui se débat dans son bec?

«—Sans doute. Il n'y a rien là d'extraordinaire; c'est sa proie naturelle. Mais il est étrange qu'il ne la dévore pas! »

Un sourire lugubre erra sur ses lèvres, et il dit d'une voix faible : « Il n'est pas temps encore. » Pendant qu'il parlait, la cigogne s'envola. Mes yeux la suivirent un moment, à peine le temps nécessaire pour compter jusqu'à dix. Je sentis le poids de Darvell peser plus lourdement sur mon épaule, et, m'étant retourné pour regarder son visage, je vis qu'il était mort! Je fus saisi d'un mouvement étrange à cette soudaine certitude, dont il ne me fut pas possible de douter. — En quelques minutes, son visage devint presque noir. J'aurais attribué au poison un changement si rapide, si je n'avais été persuadé qu'il était impossible qu'il eût pu en recevoir à mon insu. Le jour était sur son déclin; le corps se décomposait rapidement, et il ne restait plus qu'à exécuter le vœu qu'il avait exprimé. A l'aide de l'yataghan de Suleiman et de mon sabre, nous creusâmes une tombe peu profonde, à l'endroit que Darvell avait indiqué. La terre céda facilement, ayant déjà reçu la dépouille de quelque musulman. Nous creusâmes aussi profondément que le

temps nous le permettait, et, jetant la terre sèche sur tout ce qui res.ait de l'être singulier que nous venions de perdre, nous coupâmes quelques carrés d'un gazon plus vert dans le sol un peu moins stérile qui nous entourait, et les plaçâmes sur son sépulcre.

Entre l'étonnement et la douleur, j'étais sans larmes. .

. . . . . .

. . . . . .

NOTES.

[1] Pendant une semaine de pluie passée à Diodati, dans l'été de 1816, on s'amusa à lire des histoires allemandes de revenants, et l'on convint d'en faire quelques imitations. « Vous et moi, » dit lord Byron à mistress Shelley, « nous publierons les nôtres ensemble. » Il se mit alors à commencer son histoire du *Vampire;* et ayant arrangé le tout dans sa tête, un soir il fit part à la société du plan de cette histoire ; mais comme le récit était en prose, il n'avança que lentement dans son travail. Le résultat le plus mémorable de cet engagement littéraire fut le roman plein de force et d'intérêt de *Frankestein*, par mistress Shelley. MOORE.

« Je commençai ce fragment, dit lord Byron, dans un vieux registre de comptes de miss Milbanke, que j'avais gardé parce qu'il contient le mot « *ménage* » écrit deux fois de sa main sur le revers de la première page; c'est le seul mot que j'aie de son écriture, si j'en excepte son nom apposé sur l'acte de séparation. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

NOTICE SUR BYRON. . . . . Pages. v

HEURES DE PARESSE.

DÉDICACE. 1
PRÉFACE. 1
Sur la mort d'une jeune demoiselle, cousine de l'auteur. . . . 4
A E. 4
A D. 5
Épitaphe d'un ami. 5
Fragment (*Le jour où la voix d'un père*). 6
Vers composés en quittant l'abbaye de Newstead. 6
Vers écrits sur un volume des *lettres d'une religieuse*. 7
Réponse aux vers précédents, adressés à miss ***. 8
Adrien mourant à son âme. 8
A Emma. 8
A M. S. G. 9
A Caroline. 10
A Caroline. 11
A Caroline. 12
Stances à une dame, en lui envoyant les poëmes de Camoëns. . . 13
Le premier baiser de l'amour. 13
Sur un changement de directeur dans une de nos écoles publiques. 14
Au duc de Dorset. 15
Fragment écrit peu de temps après le mariage de miss Chaworth. 18
Granta, salmigondi. 18
Sur une vue lointaine du village et du collége d'Harrow. 20
A M. 21
A la Femme. 22
A M. S. G. 23
A Marie, en recevant son portrait. 23
A Lesbie. 24
Vers adressés à une jeune demoiselle. 25
Le dernier adieu de l'amour. 26
Damœtas. 27
A Marion. 28
A une dame qui avait remis à l'auteur une boucle de ses cheveux. 29
Oscar d'Alva, légende. 30
Réflexions à l'occasion d'un examen de collége. 38
A une jolie quakeresse. 40
La cornaline. 41
Prologue de circonstance. 42
Sur la mort de Fox. 43
La larme. 44
La coquette. 45
Au même. 46
A Eliza. 47

Lachin y Gair. . . . . Pages. 48
A la Fiction. 49
Réponse à quelques vers élégants qu'un ami avait envoyés à l'auteur. 50
Élégie sur l'abbaye de Newstead. 52
Souvenirs d'enfance. 56
Réponse à un poëme intitulé *la Destinée commune*. 66
A une femme qui avait présenté à l'auteur le bandeau de velours qui retenait sa chevelure. 68
Souvenir. 68
Au révérend J.-E. Becher. 68
La mort de Calmar et d'Orla. 69
L'Amitié est l'Amour sans ailes. 74
Prière de la Nature. 76
A Édouard-Noël Long. 78
A une dame. 80
Oh! que ne suis-je enfant! 81
Quand j'errais, jeune montagnard. 83
Au comte George Delawarr. 84
Au comte de Clare. 85
Vers écrits sous un ormeau dans le cimetière d'Harrow. 87
Article de la *Revue d'Édimbourg* sur les *Heures de Paresse*. . . 89
Notes. 94
Les bardes de l'Angleterre. 101
Notes. 152
Souvenirs d'Horace. 149
Notes. 172

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES EN 1807-1808.

L'Adieu, écrit à une époque où l'auteur croyait qu'il allait mourir. 179
A une dame vaine. 181
A Anna. 182
A la même. 183
A l'auteur d'un sonnet. 183
Sur un éventail. 184
Adieu à la muse. 184
A un chêne de Newstead. 185
Lors d'une visite à Harrow. 187
Épitaphe de John Adams, voiturier de Southwell. 187
A mon fils. 187
Adieu! si dans le ciel on entend la prière. 188
Brillant soit le séjour de ton âme! 189
Quand nous nous sommes quittés. 189
A un jeune ami. 190
Vers gravés sur une coupe formée d'un crâne. 192
Notes. 192

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES EN 1809-1810.

Eh bien! tu es heureuse! 194
Vers gravés sur la tombe d'un chien de Terre-Neuve. 195
A une dame qui me demandait pourquoi je quittais l'Angleterre. 195
Ne me fais pas ressouvenir. 196
Il fut un temps. 197
Quoi! tu me pleureras quand je ne serai plus! 197
Remplissez de nouveau ma coupe! 198
Stances à une dame en quittant l'Angleterre. 199
Le paquebot de Lisbonne. 201
Vers écrits sur un album à Malte. 202
A Florence. 202
Stances composées pendant un orage. 203
Stances écrites en traversant le golfe d'Ambracie. 205

L'enchantement est rompu. . . . . Pages. 206
Vers écrits après avoir nagé de Sestos à Abydos. 206
Vierge d'Athènes, je te quitte. 207
Notes. 207

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES DE 1811 A 1815.

Vers écrits sous un portrait. 210
Vers destinés à tenir lieu d'épitaphe. 210
Vers écrits dans l'album des voyageurs à Orchomène. 210
Le Départ. 211
Adieu à Malte. 211
A Dives. 213
Sur la dernière bouffonnerie de Thomas Moore. 213
Épître à un ami. 213
A Thyrza. 214
Stances. Loin de moi! loin de moi! 216
Stances. Encore une douleur. 217
Euthanasia. 218
Stances. Et tu n'es plus! 219
Stances. Si parfois. 221
Sur un cœur en cornaline brisé par accident. 221
A une dame qui avait été vue pleurant. 222
La chaîne que je te donnai. 222
Vers écrits sur un feuillet blanc du poëme de Rogers, *les Plaisirs de la Mémoire*. 223
Adresse prononcée à l'ouverture du théâtre de Drury-Lane. . . . 223
Adresse parenthétique, par le docteur Plagiary. 225
Vers trouvés dans un pavillon d'été à Hales-Owen. 227
Au Temps. 227
Stances. Tu n'es point perfide. 229
A une dame qui demandait à l'auteur quelle était l'origine de l'amour. 229
Stances. Rappelle-toi celui. 229
Sur les poésies de lord Thurlow. 250
A lord Thurlow. 251
A Thomas Moore. 252
Impromptu en réponse à un ami. 252
Sonnet à Genevra. 252
Sonnet à la même. 253
Notes. 253

POÉSIES DOMESTIQUES.

L'Adieu 234
Esquisse. 236
Stances à Augusta. Quand tout était lugubre et sombre. 239
Stances à Augusta. En vain il s'est couché, le soleil de mon sort. . 240
Épître à Augusta. Ma sœur, ma bien-aimée sœur!. 241
Vers composés en apprenant que lady Byron était malade. . . . 245
Notes. 246

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES EN 1814-15-16.

La Tournée du diable. Rapsodie incomplète. 148
Poésies de Windsor. 251
Stances. Je n'ose prononcer ton nom. 251
Adresse destinée à être récitée à la réunion calédonienne. . . . 252
Fragment d'une épître à Thomas Moore. 253
Épître de condoléance à Sara, comtesse de Jersey. 253
A Balthazar. 255
Stances élégiaques sur la mort de Peter Parker. 256
Stances. Parmi les joies que le monde nous donne. 257

Stances. Nulle d'entre les filles de la Beauté. . . . . Pages
Le Tombeau de Churchill. . . . . .
Fragment. Si je pouvais remonter le fleuve de mes ans. . . . .
Sonnet. Au lac Léman. . . . . .
Stances. . . . . .
Stances. Ils disent que le bonheur, c'est l'espérance. . . . .
A Thomas Moore. . . . . .
Le Roi des tisserands. Chant des luddistes. . . . . .
Stances. . . . . .
Sur le buste d'Hélène par Canova. . . . . .
Notes. . . . . .

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES DE 1817 A 1821.

Versicules. . . . . .
A M. Murray. . . . . .
Epître de M. Murray au docteur Polidori. . . . . .
Epître à M. Murray. . . . . .
A M. Murray. . . . . .
A Thomas Moore . . . . . .
Epitaphe de William Pitt. . . . . .
Epigramme . . . . . .
Sur l'anniversaire de mon mariage. . . . . .
Sur la naissance de John William Rizzo Hopner. . . . . .
Sonnet à George IV. . . . . .
L'Avatar irlandais. . . . . .
Stances à l'Eridan. . . . . .
Stances composées sur la route de Florence à Pise. . . . . .
Stances. Si le fleuve de l'amour. . . . . .
Le Bal de charité. . . . . .
Epigramme sur l'anniversaire de mon mariage. . . . . .
Endos mis à l'acte de séparation en avril 1816. . . . . .
Sur le trente-troisième anniversaire de ma naissance. . . . .
Epigramme. . . . . .
A M Murray. . . . . .
Stances. Quand un homme n'a point dans sa patrie. . . . . .
Sur le suicide de lord Castlereagh. . . . . .
Sur le même. . . . . .
Sur le même. . . . . .
Notes. . . . . .

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

Préface des deux premiers chants. . . . . .
A Ianthe. . . . . .
Chant premier. . . . . .
Notes du chant premier. . . . . .
Chant deuxième. . . . . .
Notes du chant deuxième. . . . . .
Chant troisième. . . . . .
Notes du chant troisième. . . . . .
Chant quatrième . . . . . .
Notes du chant quatrième . . . . . .
Discours parlementaires. . . . . .
Notes des discours parlementaires. . . . . .
Fragment. . . . . .
Notes. . . . . .

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — Imprimerie PAUL BRODARD.